

Un des pères de la géologie  
luxembourgeoise

# Michel Lucius et les Tchétchènes

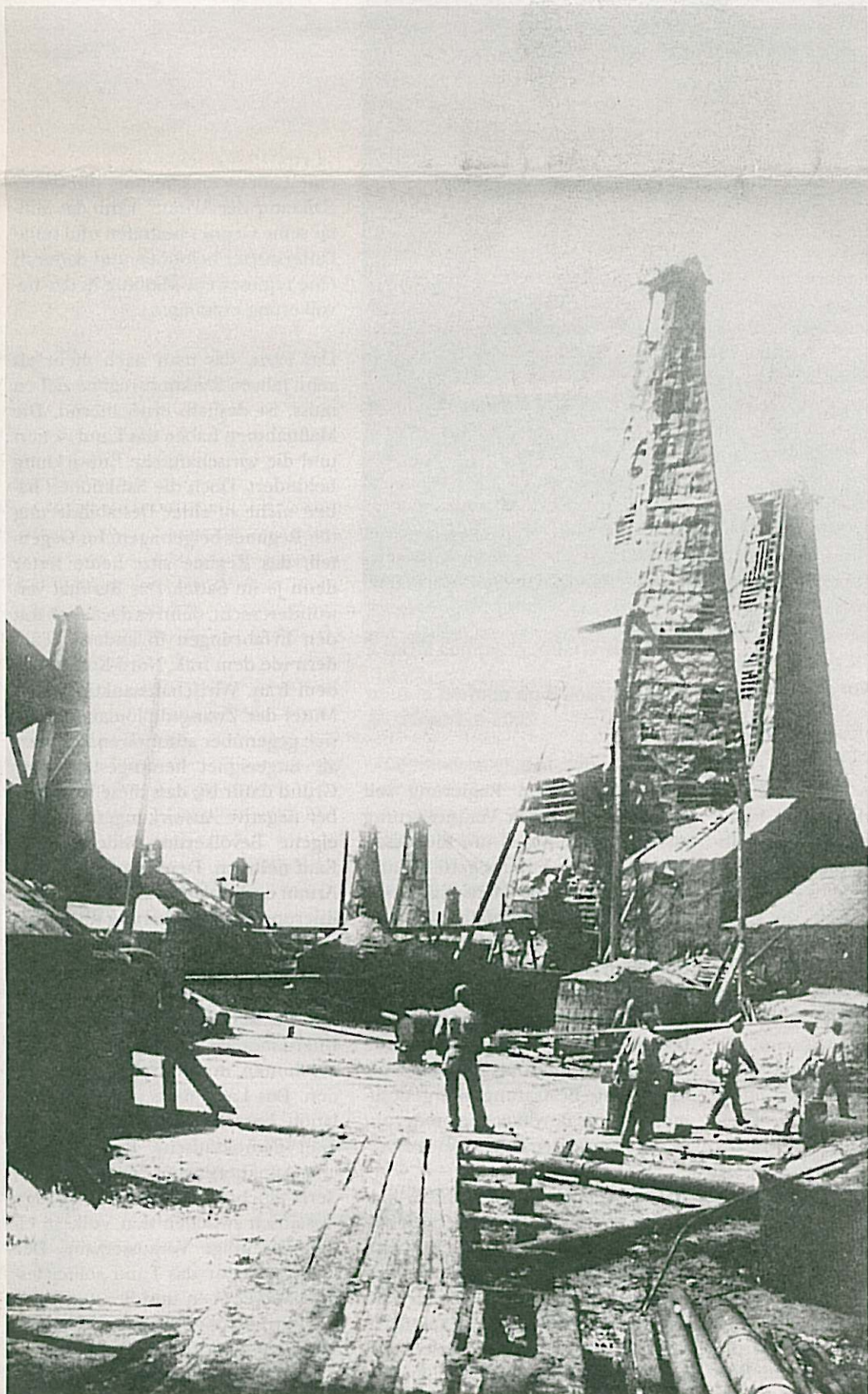
Laurent Mignon

QUI SE SOUVIENT ENCORE de la Tchétchénie ? À moins qu'un groupuscule terroriste proche des indépendantistes tchétchènes ne fasse sauter une rame de métro à Moscou, la petite république du Nord-Caucase, dont le rêve d'indépendance s'est mal terminé, n'a guère une chance de faire la une de nos journaux. Pourtant les conditions de vie de la population tchétchène sont effroyables dans ce pays ravagé par deux guerres en cinq ans. 80 pour-cent des infrastructures économiques ont été détruites et le taux de chômage est de près de 70 pour-cent. Le régime de Ramzan Kadyrov fait régner la terreur avec le soutien du Kremlin et de l'armée russe. Le désintérêt pour le drame du peuple tchétchène est également flagrant dans les statistiques concernant les deux conflits (en 1994-1996 et en 1999-2000) qui ont suivi la déclaration d'indépendance de 1991. Les chiffres relatifs au nombre de victimes tchétchènes pendant le premier conflit, où l'armée russe fut défaite militairement par la guérilla, mais la Tchétchénie détruite économiquement, sont des plus vagues. Dans un article intitulé « In Defence of Chechnya » (En défense de la Tchétchénie) publié dans la *New Left Review* de novembre 2004, l'auteur Tony Wood évoque des chiffres variant, selon les sources, de 35 000 à 100 000 victimes civiles. Pour ce qui est du deuxième conflit, les chiffres sont encore plus confus : On parle de 15 000 à 100 000 victimes civiles. Les indépendantistes tchétchènes quant à eux avancent le chiffre de 230 000 civils tués depuis 1994, soit 23 pour-cent de la population tchétchène vivant sur les territoires de l'ex-Union Soviétique avant 1994. À ces chiffres il faut bien évidemment ajouter les milliers de soldats russes et combattants indépendantistes tchétchènes tués ainsi que les 250 000 Russes, Arméniens, Juifs et autres qui furent chassés de Tchétchénie après la déclaration d'indépendance en 1991. Les chiffres permettent d'esthétiser les guerres. Parler de 5 000 victimes est plus simple que d'évoquer ou même seulement d'essayer d'imaginer les drames humains causés par quelques unes de ces disparitions. Parler des guerres avec des chiffres permet d'éviter d'humaniser les victimes. Mais dans le cas de la Tchétchénie, nous n'avons même pas de chiffres fiables pour cacher la réalité humaine.

Lucius décrit les événements avec une consternation certaine et il dévoile ses préjugés que l'on se doit de qualifier de « coloniaux », et d' « orientalistes »

La violence inouïe des interventions militaires russes et le peu d'empathie de l'opinion publique en Russie pour le malheur de la population civile de Tchétchénie ont été favorisés par la perpétuation dans les médias et la propagande officielle russes de l'image du Tchétchène sauvage, brutal et barbare, une image déshumanisante qui existait déjà dans la littérature russe. Néanmoins, au contraire des médias populaires russes de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, certains auteurs russes du XIX<sup>e</sup> siècle n'avaient pas été insensibles au mythe du bon sauvage que le villageois tchétchène incarnait pour eux à merveille. Mais bien que bon, le Tchétchène restait encore et toujours un sauvage. Cette déshumanisation de la population indigène a rendu possible de nombreux excès lors de la conquête par la Russie du Caucase au XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi lors des derniers conflits. Ainsi les Tchétchènes étaient et sont encore toujours considérés soit comme des brutes qui peuvent être exterminées, soit comme des sauvages qui doivent être civilisés, par la force si nécessaire.

Ces images négatives des indigènes que l'on retrouve dans toutes les littératures coloniales servent à légitimer les conquêtes militaires de nouveaux territoires au nom du fameux « devoir de civilisation » qu'invo-



Tours de forage près de Bakou au début des années 20



quent les puissances impériales d'hier et d'aujourd'hui. Dans ce contexte, il est intéressant de remarquer que l'image du Tchétchène sanguinaire fut perpétuée dans les articles écrits par le géologue et humaniste luxembourgeois Michel Lucius au sujet de son séjour à Groznyï et à Bakou au moment de la Révolution d'Octobre. Cette série de 21 textes intitulés « Was ich in Sowjetrussland erlebte » (Ce que j'ai vécu en Russie soviétique) fut publiée du 20 janvier au 17 mars 1923 dans le *Escher Tageblatt*. Lucius travailla à Bakou et puis à Groznyï de 1914 à 1922 en tant que géologue pour le compte de la société pétrolière Torgoni Dom Bendorff. Ses articles se focalisent sur les événements à partir de l'année 1917. Les semaines qui suivirent la révolution furent une période assez trouble dans la région, puisque d'une part les Bolchéviques essayaient d'instaurer leur pouvoir dans des conditions très difficiles et que d'autre part l'armée ottomane réalisait une percée dans le sud du Caucase. En Tchétchénie, les clans indépendantistes, qui ne s'étaient jamais vraiment soumis au joug moscovite, profitèrent de l'instabilité et lancèrent des attaques sporadiques contre les symboles de l'autorité et de l'occupation russe, entre autres les champs de pétrole de la région de Groznyï, où travaillait Lucius.

Lucius décrit ces événements avec une consternation certaine et il dévoile ses préjugés que l'on se doit de qualifier de « coloniaux », et – dans le sens que donna Edward Said à ce terme – d'« orientalistes » : « La pacification du Caucase semblait avoir réussi, mais la révolution prouva bien vite que les indigènes étaient encore toujours tout aussi épris d'indépendance et tout aussi déprédateurs qu'il y a cinquante ans quand sous le commandement de leur héros national, l'Imam Chamil, ils s'étaient opposés à chaque percée russe avec une énergie sauvage et un indomptable courage pendant vingt ans. » C'est en s'appuyant sur ces deux images animalisantes de « l'énergie sauvage » et de « l'indomptable courage » que Lucius s'oppose au droit à l'autodétermination du peuple tchétchène et qu'il choisit de mettre en évidence les « acquis » de la colonisation russe : « Il est facile de théoriser au sujet du

droit à la liberté et à l'autodétermination des tribus montagnardes. Mais il ne faut pas oublier que ces tribus sont pour la plupart déprédatrices et qu'en vérité ce n'est que la domination russe qui a rendu possible le travail industriel et aussi la civilisation dans cette région éloignée. » Cette évocation de la mission civilisatrice russe épouse étroitement les thèses de Moscou évoquées encore et toujours pour légitimer la souveraineté russe sur cette région du Caucase. Pour Lucius, les peuples du Nord-Caucase ne méritent pas l'indépendance. Dans son texte, il montre de l'empathie pour les Russes, mais pas pour la population autochtone qui avait fortement souffert lors de la conquête russe – un des thèmes du magnifique roman de Léon Tolstoï *Hadji Mourat*. Dans les quelques mois qui suivirent la révolution – une période où tout semblait possible – une certaine autonomie, pouvant mener à l'indépendance, fut accordée aux différentes nationalités de ce qui allait devenir l'Union soviétique, une erreur fatale selon Lucius : « Ici au Caucase où ils furent si longtemps les maîtres, les Russes étaient maintenant chassés comme des bêtes sauvages et ce en application directe du principe tellement loué par les rhétoriciens, que la révolution avait libéré les peuples du Caucase qui subissaient le 'joug tsariste'. Mais les faits tendaient à prouver que pour ces peuples, la liberté était synonyme de grand brigandage et d'incendies criminels. »

Le pouvoir soviétique qui en promettant, selon Lucius, « le partage des trésors des capitalistes et une vision d'une vie sans effort et sans ennui avait trompé la masse inéduquée et l'avait ainsi conduite vers de grand malheur » n'a guère la sympathie du géologue luxembourgeois. Mais bien qu'il perpétue le discours colonial de la bourgeoisie russe, Michel Lucius sait remettre en question certains de ses propres préjugés. Quand il évoque les massacres intercommunautaires entre les Azéries et les Arméniens dans les journées assez chaotiques qui précédèrent et suivirent la prise de Bakou par les Ottomans en 1918, il admet que « on a tendance à tenir [les Turcs et les Tatars] pour responsable de tous les massacres » et à « considérer les Arméniens comme un pauvre peuple



L'héros national tchétchène Imam Chamil (1797-1871)



Michel Lucius (186-1976) travailla à Groznyï et à Bakou au moment de la Révolution d'Octobre

**Les Tchétchènes étaient et sont encore toujours considérés soit comme des brutes qui peuvent être exterminées, soit comme des sauvages qui doivent être civilisés, par la force si nécessaire**

innocent », mais que dans la situation extrêmement complexe du Caucase il a dû réviser son opinion. Mais en fin de compte il finit par diaboliser les Arméniens dont les attributs sont, selon lui, « le nationalisme arrogant, l'égoïsme sans égard, le mépris pour les peuples avoisinants, une ruse dans les affaires qui frise la malhonnêteté », des clichés racistes qui ne sont pas sans rappeler ceux qu'on peut entendre à Moscou et à Saint-Pétersbourg.

Les quelques remarques de Michel Lucius au sujet des Tchétchènes et, dans une moindre mesure, des Arméniens documentent un aspect assez problématique du rapport entre les penseurs humanistes et progressistes européens et la question coloniale, que ce soit en Tchétchénie ou ailleurs. Au nom d'une croyance erronée en l'universalité du modèle de développement occidental, des penseurs comme, par exemple, Michel Lucius, ont méprisé et sous-estimé les potentiels libérateurs des peuples et pensées non-occidentaux. En perpétuant des images déshumanisantes des peuples indigènes – que leur humanisme progressiste aurait dû décrypter et condamner – ils ont participé, peut-être sans le vouloir, à la légitimation de la violence coloniale au nom du progrès et du « devoir de civilisation ».